Document généré le 24 avr. 2024 03:17

Québec français

Pauline Gill, romancière de l'Histoire

Marie-Frédérique Desbiens

Numéro 140, hiver 2006

Le roman historique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50470ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desbiens, M.-F. (2006). Pauline Gill, romancière de l'Histoire. *Québec français*, (140), 42–45.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Auteure à succès, Pauline Gill compte à son actif neuf livres, dont sept ont été consacrés meilleurs vendeurs par le public québécois. Parmi eux, se trouve *Les enfants de Duplessis* (1991), la tétralogie *La cordonnière* (1998-2003) et le récent *Marie-Antoinette : la dame de la rivière Rouge* (2005), tous des romans à caractère historique. Que ce soit à travers son travail d'enseignante, de recherchiste ou d'écrivaine, Pauline Gill a toujours poursuivi un objectif fondamental de connaissance, la sienne et celle des autres. C'est avec générosité, honnêteté et intelligence qu'elle a répondu à nos questions portant non seulement sur ses propres œuvres, mais également sur la problématique générale du roman historique, sa création, sa définition, sa réception.

Pauline Gill, romancière de l'Histoire

Écriture, lecture et influences littéraires

Pourriez-vous nous raconter brièvement votre venue à l'écriture et, tout particulièrement, au roman historique ?

Avant d'écrire des histoires, j'en ai beaucoup écouté. Les mots m'ont toujours fascinée. Contrairement à beaucoup d'élèves, enfant, j'adorais l'école et j'éprouvais un réel plaisir à faire mes devoirs. La calligraphie, même, représentait pour moi un défi vers l'excellence ; le choix des mots, un jeu stimulant. J'apprenais mes leçons sur des airs de chansons connues pour inciter ma sœur aînée à s'y plaire autant que moi. Ma mère nous avait fait commencer l'école la même année. Dans ma parenté, tant du côté de ma mère que de mon père, les conteurs étaient nombreux. Celui qui m'a le plus envoûtée dès l'âge de trois ou quatre ans était père oblat de Marie Immaculée : ayant travaillé dans le Grand Nord canadien auprès des Inuits, l'oncle Ernest Castonguay nous relatait des fragments de ses expériences, les assaisonnant parfois d'épisodes d'horreur, parfois d'anecdotes qui tenaient de la magie. Le mot exorcisme fut un des premiers que j'étais fière de répéter, défiant mes petites amies d'en trouver le sens. L'oncle Ernest nous a raconté en avoir pratiqué un entre autres dans une mission au Manitoba.

Les livres et les émissions radiophoniques me captivaient. J'aimais encore imaginer ce qui pouvait bien se passer dans les maisons devant lesquelles je passais. Je m'inventais des scénarios…

Dans ma famille, les anniversaires ont toujours été vécus comme un prétexte aux réjouissances et un défi pour les « créatrices » à produire un texte sur lequel mes frères composaient une musique. Mon père pouvait jouer de plusieurs instruments et il dessinait fort bien, talents qu'il a légués à ses fils et à certaines de ses filles. Autrement dit, même si mes parents étaient moyennement scolarisés, j'ai passé mon enfance dans un milieu où la créativité était vécue comme le plus beau de nos loisirs. Voilà pour le côté artistique de l'écriture.

L'aspect historique tient d'abord d'une curiosité innée pour tout ce qui s'appelle origines, fondement, genèse. Appartenant à une famille dont plusieurs oncles et tantes ont vécu dans différents États américains, j'ai toujours été intéressée aux raisons qui avaient amené les uns et les autres à changer de pays. Le fait que mon ancêtre paternel, fils de pasteur anglican, ait été kidnappé aux États-Unis par des Abénakis d'Odanak a moussé mon intérêt pour la petite et la grande histoire.

Mes études universitaires, tant en histoire, en philosophie qu'en littérature ont meublé mon imaginaire et excité davantage ma passion pour nos bâtisseurs et nos pionnières. Heureuse d'apprendre que « chaque génération réécrit l'Histoire », en toute humilité, j'ose espérer que mes recherches, véhiculées par mes personnages de roman, y auront contribué.

Quelles lectures, quels auteurs québécois et étrangers vous ont le plus marquée et influencée au long de ce parcours ?

Colette, dont j'ai lu et relu tout l'œuvre, fut mon premier maître. Se sont ajoutés, entre autres, Jeanne Bourin, Marguerite Yourcenar, Anne Hébert, Gabrielle Roy, Émile Zola, Marcel Pagnol, Émile Olivier, Amélie Nothomb, Madeleine Gagnon, Louise Simard, Louise Dupré, Alessandro Baricco, Andreï Makine. J'ai savouré le style de Micheline Morriset.

Depuis le milieu des années 1990, toute une série de romans historiques écrits par des femmes et mettant en scène des figures féminines de l'Histoire canadienne ont vu le jour au Québec, notamment ceux de Micheline Lachance (*Le roman de Julie Papineau*), de Nicole Fyfe-Martel (*Hélène de Champlain*), de Nadine Grelet (*La belle Angélique*), de Mylène Gilbert-Dumas (*Les dames de Beauchêne*). Croyez-vous avoir en quelque sorte initié cette nouvelle vogue ? À quoi vous paraît-elle attribuable ?

Il est vrai que les trois dernières auteures que vous citez ont publié leur premier roman historique après moi. Quant à Micheline Lachance, elle était déjà biographe et journaliste. Il existe une longue tradition du roman historique en Europe et en Amérique, mais je serais ravie de savoir que mes œuvres ont inspiré d'autres femmes à prendre la plume pour raconter notre Histoire.

Pour répondre au deuxième volet de votre question, je n'oserais m'aventurer dans une analyse que sociologues et autres spécialistes sauraient faire beaucoup mieux que moi. En ce qui me concerne, je sais que l'urgence de découvrir nos racines pour solidifier notre sentiment d'appartenance et la nécessité de sortir de l'anonymat des bâtisseurs et pionnières de chez nous ont été et demeurent ma passion.

Plusieurs romancières historiques québécoises ont également une trajectoire professionnelle semblable à la vôtre : avant de devenir écrivaines, elles ont été enseignantes. Il semble qu'il s'agisse là d'un passage naturel motivé par une mission didactique commune. Comment l'expliqueriez-vous ?

Le goût d'écrire m'est venu avant celui d'enseigner ; mes expériences dans l'enseignement m'ont orientée vers le roman historique principalement, pour les raisons citées précédemment. Chez moi, la volonté d'enseigner notre histoire au grand public et de le faire d'une façon relaxante, séduisante représente un défi qui n'a pas de limite.

Entre enquête et fiction

Dans une entrevue accordée à Raymond Cloutier à la radio de Radio-Canada, vous vous êtes d'ailleurs vous-même qualifiée de « Colombine ». Pourriez-vous nous décrire plus en détail votre méthode d'enquête personnelle ?

Une fois le sujet de mon roman choisi, je ratisse tous les documents d'archives, fonds publics et privés, études et sites Internet susceptibles de m'apporter une information au sujet de mes protagonistes et de la période où ils ont vécu. Je consulte aussi la généalogie des familles concernées. Je tente de trouver, dans les archives nationales, municipales et autres, des écrits de mes personnages ou, du moins, leur signature pour en faire une analyse graphologique qui me permettra de tirer les grandes lignes de leurs personnalités respectives. S'il existe une association des familles concernées, j'en deviens membre, ce qui me permet de puiser ensuite dans la tradition orale. Cette dernière me révèle souvent des sources d'information insoupçonnées. Pour écrire *Marie-Antoinette : la dame de la rivière Rouge*, j'ai eu l'immense privilège de consulter la correspondance de mes personnages principaux, leurs écrits et publications ; de plus, témoins et confidents m'ont éclairée sur le vécu de ces personnages pour le moins exceptionnels.

Après la recherche vient la création. Parlez-nous de cette étape cruciale.

Après la recherche vient d'abord le temps de colliger les informations recueillies, de les classer chronologiquement et de les valider. Suit l'élaboration d'un plan provisoire où sont intégrés les événements importants reliés aux quatre niveaux de l'histoire : mondial, national et régional ; le niveau personnel s'y greffe une fois le fil romanesque conçu. Cette étape nécessite une bonne période de réflexion au cours de laquelle je tente de revêtir la peau de chacun de mes personnages et de les comparer à des gens que je connais pour m'aider à les garder cohérents au cours de l'écriture. Je dois aussi avoir établi les interrelations entre tous mes personnages. Sur cette toile de fond, je laisse ensuite mes doigts courir sur le clavier, quitte à ce qu'ils se donnent des libertés.

Dans cette optique justement, quelles libertés prenez-vous avec les strictes sources documentaires et quelle part de vos romans occupent-elles ?

Mes romans historiques sont comparables au menu d'un repas. Trois plats y sont présentés : le réel ou faits archivés, le vraisemblable ou déductions tirées de différentes analyses, et le fictif. Ce dernier est comparable au dessert, qu'on ne sert pas à tous les repas. Autrement dit, exception faite des dialogues, j'essaie d'emprunter le moins possible à la fiction. Non par mépris pour ce délicieux ingrédient mais par un souci viscéral de coller le plus possible à la réalité, compte tenu du genre littéraire que j'ai choisi. Je crois que ma créativité trouve sa place dans les sentiments prêtés aux personnages, dans ma façon de leur faire incarner les événements de l'histoire, dans ma recherche du mot juste et de l'image la plus évocatrice. Cela dit, je ne rejette pas la probabilité de publier des textes qui relèvent de la fiction. Des romans pour la jeunesse, entre autres.

Ainsi, dans *Marie-Antoinette : la dame de la rivière Rouge*, la documentation était si abondante que je pourrais presque qualifier ce roman de récit biographique. Les poèmes et les lettres cités dans ce roman sont véridiques. Par contre, pour écrire *La jeunesse de la cordonnière* et *La cordonnière*, les documents d'archives se faisant rares, j'ai dû recourir souvent à la vraisemblance et à la fiction.

Dans vos romans, vous accordez une place aussi importante à la petite histoire (anecdotes, intrigues sentimentales, réflexions intérieures, etc.) qu'à la grande Histoire contextuelle. Selon vous, « tricher » avec l'Histoire pour prêter des sentiments et des pensées aux protagonistes reviendrait-il à en révéler l'essence ? Autrement dit, la fiction permettrait-elle en définitive d'offrir un portrait plus authentique, plus vrai de la réalité ?

S'agit-il vraiment de tricher avec l'histoire ? Pourquoi ne serait-ce pas plutôt habiter l'histoire ? L'animer ? Et c'est à cette condition seulement qu'elle reprend tout son sens. L'histoire ne se résume pas à une énumération de dates et d'événements. Ce sont les attitudes des gens, leurs émotions, leurs décisions, leurs démissions et leurs engagements à l'égard de ces événements qui créent l'histoire, qui lui dictent une trajectoire plutôt qu'une autre. Le rappel des événements dépouillés de leur dimension humaine n'est qu'une caricature de l'Histoire. Départager un roman historique entre deux seuls éléments, à savoir le réel et la fiction, c'est occulter une dimension essentielle de ce genre littéraire : la vraisemblance qui s'avère fort souvent une réalité.

Considérez-vous vos romans comme une contribution à la recherche historique autant qu'à la littérature ?

Je le souhaite, mais il ne m'appartient pas de répondre à cette question ; les lecteurs et lectrices, le temps et l'impact de mes écrits sur notre amnésie collective en décideront.

Mélange des genres

Votre tétralogie *La cordonnière* et votre ouvrage *Marie-Antoinette* ont été affublés de diverses étiquettes génériques : saga historique, saga romanesque, saga familiale, fresque historique, roman historique, dans le premier cas, biographie romancée, biographie chronologique, roman historique dans le second cas. Quelles dénominations vous apparaissent les plus justes ? Selon vous, ces deux œuvres appartiennent-elles à un même sous-genre littéraire ?

Sincèrement, je ne suis pas fanatique d'étiquette. Je crois que mes romans, assurément historiques, et j'y tiens, peuvent accepter toutes ces dénominations. Pour moi, le roman historique ne représente pas un genre mineur, comme plusieurs le prétendent. Le terme sous-genre employé ici et par plusieurs critiques m'apparaît réducteur et péjoratif, voire méprisant.

Quelle est votre définition du roman historique ?

Sur ce point, je suis plutôt catégorique. Pour moi, un roman n'est historique que s'il met en place des personnages qui, en majorité, ont réellement existé, des personnages qui évoluent dans un cadre géographique et social bien circonscrit et qui incarnent leur époque à tous les niveaux.

Le genre intime semble d'ailleurs avoir jalonné votre parcours et pris dans votre travail une signification particulière. Dès votre jeunesse, votre père et vous avez communiqué par lettres durant vos années de pensionnat. Continuez-vous aujourd'hui d'entretenir des correspondances privées ? Écrivez-vous votre propre journal intime ?

Non. Pas depuis que je me consacre totalement à l'écriture. Ce besoin est moins présent.

En marge de l'Histoire

Vous avez accordé beaucoup d'intérêt aux figures féminines marginales, comme Imelda Millette, une des premières bénévoles du Québec ou Alice Quinton, une des enfants de Duplessis atteinte d'un handicap. *La cordonnière* et *Marie-Antoinette* s'intéressent à des femmes aux destins exceptionnels, mais que l'Histoire a oubliées. Comment expliquer ces oublis majeurs, que vous avez d'ailleurs déjà qualifiés d'« accidents de l'Histoire » ?

Une fois de plus, je ne me considère pas comme une spécialiste en la matière. Par contre, mes recherches m'ont apporté un certain éclairage sur ce que je qualifie d'accidents de l'Histoire. Un peuple colonisé ne peut prendre conscience de sa valeur, de ses réalisations et de ses droits qu'à la condition de s'affranchir de sa mentalité de colonisé, de nation née pour un petit pain. Sans contredit, il y a eu aussi l'influence des plus déplorables du Code civil promulgué en 1866 qui privait la femme mariée de tous droits juridiques, la traitant comme une inapte en tout ce qui concernait responsabilités publiques et sociales, accès aux études supérieures, la privant de toute justice en relation matrimoniale, etc. De plus, on ne peut passer sous silence un siècle d'interprétation janséniste du judéo-christianisme où, par exemple, le succès et le plaisir traçaient la voie de la damnation éternelle, où la femme était jugée comme l'incarnation du Mal, où la souffrance et la pauvreté étaient une garantie pour la béatitude éternelle, où la soumission du peuple servait les ambitions

tant du pouvoir religieux que politique, où les honneurs étaient une tentation d'orgueil, surtout pour les femmes. Et j'en passe. Un tel contexte ne favorisait pas la reconnaissance des mérites de nos pionnières et pionniers.

Votre travail d'écriture, comme celui des autres romancières historiques évoquées plus tôt, est-il un travail de réhabilitation ? Voyez-vous dans le roman historique un moyen de réécrire l'Histoire officielle souvent présentée du seul point de vue masculin ?

Si je peux contribuer à corriger certains oublis de l'Histoire officielle, à ajouter des pages manquantes, à rectifier des perceptions biaisées, à dévoiler et exposer des faits volontairement occultés en ce qui concerne les femmes, surtout, incitant ainsi les gens de chez nous à la fierté et à la solidarité, j'aurai le sentiment d'avoir joué mon rôle de citoyenne et de m'être accomplie.

Comme on le constate de plus en plus, les femmes ont joué un rôle capital dans la construction du Québec moderne. Selon vous, quel a été leur principal apport ?

Elles ont fait de la société québécoise une société en marche vers une plus grande justice, une égalité des droits, une humanisation des services publics, un meilleur équilibre des forces dirigeantes. Elles ont déblayé la voie de l'affirmation et du respect de soi pour nos femmes de demain. De monolithiques, l'autorité et la reconnaissance sont devenues accessibles pour les femmes et les minorités.

On pourrait, dans une certaine mesure, qualifier vos œuvres de littérature « engagée ». Votre engagement politique et féministe se manifeste-t-il aussi dans des associations ou des groupes concrets ?

Cela me semble incontournable. Oui, je suis engagée dans des associations visant le mieux-être des aînés, par exemple, le droit à l'affirmation pour les femmes. Ma passion pour l'écriture m'amène à m'engager dans différents groupes. Mes conférences et mes présences aux différents Salons du livre témoignent de ma passion pour l'écriture et de ma reconnaissance envers mon lectorat.

Questions de réception

En écrivant vos romans, aviez-vous conscience de vous adresser à un lectorat majoritairement composé de femmes ? Quel était dans votre esprit votre lecteur modèle, pour reprendre l'expression d'Umberto Eco ?

Honnêtement, j'ai toujours pensé que mes romans pouvaient intéresser les hommes comme les femmes. J'ai appris, avec le temps et par la présence majoritaire des femmes à mes conférences, que les hommes lisaient moins et qu'ils étaient plus attirés par les biographies et les livres pratiques que par la fiction. Mon lecteur modèle est celui qui se laisse envoûter par mon récit pour mieux se l'approprier. Je souhaite aussi qu'il s'arrête pour réfléchir comme pour savourer les mots. Pardessus tout, mon lecteur modèle est celui chez qui mes romans auront éveillé ou intensifié le goût de la lecture.

On connaît aujourd'hui la fortune extraordinaire de vos œuvres dont plusieurs ont été vendues à plus de 100 000 exemplaires. Mais à quoi vous attendiez-vous lors de la sortie de vos premiers romans ? Quelle importance accordez-vous à cette réception du grand public ?

En fait, j'écris d'abord parce que je suis éprise de l'histoire que je raconte. Je souhaite, à la publication de chacun de mes titres, trouver des lecteurs aussi passionnés de me lire que je l'étais d'écrire. Au début, je ne pouvais mettre de chiffres sur cet espoir. Maintenant, je sais qu'un seul titre peut être vendu à plus de 100 000 exemplaires au Québec. De quoi faire rêver ! Je ne crois pas qu'on puisse être indifférent à la réception du public. C'est lui que l'auteur veut rejoindre, charmer, informer et divertir. Je perçois cet accueil du public comme une confirmation de ma réussite et comme une incitation à viser l'excellence.

Que pensez-vous du sort réservé au roman historique dans la critique littéraire et journalistique ?

Ce serait évidemment génial de recevoir un prix de l'importance de celui qu'a reçu Marie-Antoinette. De recevoir le prix du Gouverneur général me serait déjà un très grand honneur. Malheureusement, comme vous le dites, le roman historique est laissé pour compte par les critiques littéraires, qui se contentent dans plusieurs cas de donner un résumé ou un compte rendu général de l'œuvre, sans en proposer une analyse plus approfondie. Plusieurs croient que les romans de ce genre utilisent une recette de base commune. On s'attarde peu à la valeur littéraire de chaque œuvre individuelle, qui est d'ailleurs souvent présumée faible. Par exemple, dans l'écriture de *Marie-Antoinette*, j'ai porté une attention toute particulière à la forme et au style. Je m'attendais à ce que la critique en dise quelque chose (de positif ou de négatif), mais elle est restée entièrement muette sur ce plan.

Selon vous, quel rôle joue, dans la société actuelle, le roman historique dont la popularité ne cesse de croître au Québec, mais aussi en Amérique du Sud et en Europe ?

Le roman historique est essentiel pour révéler l'Histoire aux gens qui n'ont pas eu la chance de l'étudier. Aussi il vient proposer des modèles authentiques et pertinents à la génération montante. En révélant à un peuple ses racines, le roman historique nourrit son sentiment d'appartenance et lui propose une assise sur laquelle construire son devenir. En somme, le roman historique est l'antidote par excellence contre l'amnésie collective.

Œuvres de Pauline Gill

La porte ouverte, Montréal, Éditions du Méridien, 1990, 143 p.
Les enfants de Duplessis : l'histoire vraie d'Alice Quinton, orpheline enfermée dans un asile à l'âge de sept ans, Montréal, Libre expression, 1991, 271 p.
Le château retrouvé : les souliers magiques, Montréal, Libre Expression, 1996, 285 p.
La cordonnière, Montréal, VLB, 1998, 614 p.
La jeunesse de la cordonnière, Montréal, VLB, 1999, 369 p.
Le testament de la cordonnière, Montréal, VLB, 2000, 661 p.
Et pourtant elle chantait, Montréal, VLB, 2001, 185 p.
Les fils de la cordonnière, Montréal, VLB, 2003, 602 p.
Marie-Antoinette : la dame de la rivière Rouge, Montréal, Québec Amérique, 2005, 303 p.